

BACCALAUREAT GENERAL

SESSION 2012

FRANÇAIS

EPREUVE DE TERMINALE

SERIES ES-S

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 2

L'usage des calculatrices et des dictionnaires est interdit.

Le sujet comporte 7 pages, numérotées de 1/7 à 7/7.

Le candidat s'assurera qu'il est en possession du sujet
correspondant à sa série.

Objet d'étude :

L'argumentation : convaincre, persuader et délibérer

Le sujet comprend :

Texte A : La Bruyère, « Des jugements », *Les Caractères*, 1688-1696

Texte B : La Fontaine, « Les compagnons d'Ulysse », Livre XII, *Fables*, 1694

Texte C : Voltaire, « Conversation avec les hommes », *Micromégas* (chapitre VII), 1752

Texte A : La Bruyère, « Des jugements », *Les Caractères*, 1688-1696

Petits hommes, hauts de six pieds¹, tout au plus de sept, qui vous enfermez aux foires comme géants, et comme des pièces rares dont il faut acheter la vue, dès que vous allez jusques à huit pieds ; qui vous donnez sans pudeur de la *hautesse* et de l'*éminence*², qui³ est tout ce que l'on pourrait accorder à ces montagnes voisines du ciel et qui voient les nuages se former au-dessous d'elles ; espèce d'animaux glorieux et superbes⁴, qui méprisent toute autre espèce, qui ne faites pas même comparaison avec l'éléphant et la baleine ; approchez, hommes, répondez un peu à *Démocrite*⁵. Ne dites-vous pas en commun proverbe : des *loups ravissants*⁶, des *lions furieux, malicieux comme un singe* ? Et vous autres, qui êtes-vous ? J'entends corner sans cesse à mes oreilles : *L'homme est un animal raisonnable*. Qui vous a passé⁷ cette définition ? sont-ce les loups, les singes, et les lions, ou si⁸ vous vous l'êtes accordée à vous-mêmes ? C'est déjà une chose plaisante, que vous donniez aux animaux, vos confrères, ce qu'il y a de pire, pour prendre pour vous ce qu'il y a de meilleur. Laissez-les un peu se définir eux-mêmes, et vous verrez comme ils s'oublieront, et comme vous serez traités. Je ne parle point, ô hommes, de vos légèretés, de vos folies et de vos caprices, qui vous mettent au-dessous de la taupe et de la tortue, qui vont sagement leur petit train, et qui suivent sans varier l'instinct de leur nature ; mais écoutez-moi un moment. Vous dites d'un tiercelet de faucon⁹ qui est fort léger, et qui fait une belle descente sur la perdrix : « Voilà un bon oiseau » ; et d'un lévrier qui prend un lièvre corps à corps : « C'est un bon lévrier. » Je consens aussi que vous disiez d'un homme qui court le sanglier, qui le met aux abois, qui l'atteint et qui le perce : « Voilà un brave homme. »¹⁰ Mais si vous voyez deux chiens qui s'aboient, qui s'affrontent, qui se mordent et se déchirent, vous dites : « Voilà de sots animaux » ; et vous prenez un bâton pour les séparer. Que si l'on vous disait que tous les chats d'un grand pays se sont assemblés par milliers dans une plaine, et qu'après avoir miaulé tout leur soûl, ils se sont jetés avec fureur les uns sur les autres, et ont joué ensemble de la dent et de la griffe ; que de cette mêlée il est demeuré de part et d'autre neuf à dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieues de là par leur puanteur, ne diriez-vous pas : « Voilà le plus abominable *sabbat*¹¹ dont on ait jamais ouï parler ? » Et si les loups en faisaient de même : « Quels hurlements ! quelle boucherie ! » Et si les uns ou les autres vous disaient qu'ils aiment la gloire, concluriez-vous de ce discours qu'ils la mettent à se trouver à ce beau rendez-vous, à détruire ainsi et à anéantir leur propre espèce ? ou après l'avoir conclu, ne ririez-vous pas de tout votre cœur de l'ingénuité de ces pauvres bêtes ? Vous avez déjà, en animaux raisonnables, et pour vous distinguer de ceux qui ne se servent que de leurs dents et de leurs ongles, imaginé les lances, les piques, les dards, les sabres et les cimenterres, et à mon gré fort judicieusement ; car avec vos seules mains que pouviez-vous vous faire les uns aux autres, que vous arracher les cheveux, vous égratigner au visage, ou tout au plus vous arracher les yeux de la tête ? au lieu que vous voilà munis d'instruments commodes, qui vous servent à vous faire réciproquement de larges plaies d'où peut couler votre sang jusqu'à la dernière goutte, sans que vous puissiez craindre d'en échapper.

1 Pied : 32 cm.

2 *Hautesse* : appellation du sultan ; *éminence* : titre donné à un cardinal.

3 Qui : comprendre : ce qui.

4 « Glorieux et superbes » : vaniteux, orgueilleux.

5 Démocrite : philosophe grec qui tournait les prétentions humaines en dérision.

6 *Loups ravissants* : comprendre : qui ravissent, ravisseurs.

7 Qui vous a passé : qui vous a permis.

8 « *Ou si* » : ou bien plutôt.

9 Tiercelet : faucon mâle.

10 Un brave homme : un homme brave, courageux.

11 *Sabbat* : comprendre, ici : agitation frénétique.

Texte B : La Fontaine, « Les compagnons d'Ulysse », Livre XII, *Fables*, 1694

La magicienne Circé a changé les compagnons d'Ulysse en animaux. Ulysse obtient qu'elle les fasse redevenir humains.

[...]
Il obtint qu'on rendrait à ces Grecs leur figure.
Mais la voudront-ils bien, dit la Nymph¹, accepter ?
Allez le proposer de ce pas à la troupe.
Ulysse y court, et dit : L'empoisonneuse coupe
5 A son remède encore ; et je viens vous l'offrir :
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir ?
On vous rend déjà la parole.
Le Lion dit, pensant rugir :
Je n'ai pas la tête si folle ;
10 Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir ?
J'ai griffe et dent, et mets en pièces qui m'attaque.
Je suis Roi : deviendrai-je un Citadin d'Ithaque² ?
Tu me rendras peut-être encor simple Soldat :
Je ne veux point changer d'état.
15 Ulysse du Lion court à l'Ours : Eh ! mon frère,
Comme te voilà fait ! je t'ai vu si joli !
- Ah ! vraiment nous y voici,
Reprit l'Ours à sa manière.
Comme me voilà fait ? comme doit être un ours.
20 Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre ?
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre ?
Je me rapporte aux yeux d'une Ourse mes amours.
Te déplaît-je ? va-t-en, suis ta route et me laisse :
Je vis libre, content, sans nul soin³ qui me presse ;
25 Et te dis tout net et tout plat :
Je ne veux point changer d'état.
Le prince grec au Loup va proposer l'affaire ;
Il lui dit, au hasard d'un semblable refus⁴ :
Camarade, je suis confus
30 Qu'une jeune et belle Bergère
Conte aux échos les appétits gloutons
Qui t'ont fait manger ses moutons.
Autrefois on t'eût vu sauver sa bergerie :
Tu menais une honnête vie.
35 Quitte ces bois, et redeviens,
Au lieu de loup, homme de bien.
- En est-il⁴ ? dit le Loup. Pour moi, je n'en vois guère.
Tu t'en viens me traiter de bête carnassière :
Toi qui parles, qu'es-tu ? N'auriez-vous pas sans moi

.../...

1 Nymphé : déesse de second rang (désigne Circé).

2 Citadin d'Ithaque : habitant d'Ithaque, patrie d'Ulysse et de ses hommes.

3 Soin : souci, occupation.

4 Au hasard d'un refus : pour éviter un semblable refus.

5 En est-il : y a-t-il des hommes de bien ?

40 Mangé ces animaux que plaint tout le Village ?
Si j'étais Homme, par ta foi,
Aimerais-je moins le carnage ?
Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous :
45 Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des Loups ?
Tout bien considéré, je te soutiens en somme
Que scélérat pour scélérat,
Il vaut mieux être un Loup qu'un Homme :
Je ne veux point changer d'état.
Ulysse fit à tous une même semonce⁶,
50 Chacun d'eux fit même réponse,
Autant le grand que le petit.
La liberté, les bois, suivre leur appétit,
C'était leurs délices suprêmes :
Tous renonçaient au lôs⁷ des belles actions.
55 Ils croyaient s'affranchir suivant leurs passions,
Ils étaient esclaves d'eux-mêmes.
Prince⁸, j'aurais voulu vous choisir un sujet
Où je pusse mêler le plaisant à l'utile :
C'était sans doute un beau projet
60 Si ce choix eût été facile.
Les compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts.
Ils ont force⁹ pareils en ce bas Univers :
Gens à qui j'impose pour peine¹⁰
Votre censure et votre haine.

6 Semonce : admonestation, reproche.

7 Lôs : louange ; honneur, renom.

8 La fable, qui ouvre le Livre XII, est dédiée au jeune duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV.

9 Ils ont force : beaucoup de.

10 Peine : sanction.

Texte C : Voltaire, « Conversation avec les hommes », *Micromégas* (chapitre VII), 1752

Ce conte de Voltaire fait le récit de la visite de la Terre par Micromégas, un géant de trente-deux kilomètres de haut venu d'une planète de l'étoile Sirius, accompagné par un habitant de Saturne, un « nain » de dix kilomètres de haut. Micromégas parle ici aux hommes.

« Ô atomes intelligents, dans qui l'Être éternel s'est plu à manifester son adresse et sa puissance, vous devez sans doute goûter des joies bien pures sur votre globe : car, ayant si peu de matière, et paraissant tout esprit, vous devez passer votre vie à aimer et à penser ; c'est la véritable vie des esprits. Je n'ai vu nulle part le vrai bonheur ; mais il est ici, sans doute. » À ce discours, tous les philosophes secouèrent la tête ; et l'un d'eux, plus franc que les autres, avoua de bonne foi que, si l'on en excepte un petit nombre d'habitants fort peu considérés, tout le reste est un assemblage de fous, de méchants et de malheureux. « Nous avons plus de matière qu'il ne nous en faut, dit-il, pour faire beaucoup de mal, si le mal vient de la matière, et trop d'esprit, si le mal vient de l'esprit. Savez-vous bien, par exemple, qu'à l'heure que je vous parle, il y a cent mille fous de notre espèce, couverts de chapeaux, qui tuent cent mille autres animaux couverts d'un turban, ou qui sont massacrés par eux, et que, presque sur toute la terre, c'est ainsi qu'on en use de temps immémorial ? » Le Sirien¹ frémit et demanda quel pouvait être le sujet de ces horribles querelles entre de si chétifs² animaux. « Il s'agit, dit le philosophe, de quelque tas de boue grand comme votre talon. Ce n'est pas qu'aucun de ces millions d'hommes qui se font égorger prétende un fétu sur ce tas de boue. Il ne s'agit que de savoir s'il appartiendra à un certain homme qu'on nomme *Sultan*, ou à un autre qu'on nomme, je ne sais pourquoi, *César*. Ni l'un ni l'autre n'a jamais vu ni ne verra jamais le petit coin de terre dont il s'agit ; et presque aucun de ces animaux qui s'égorgent mutuellement n'a jamais vu l'animal pour lequel ils s'égorgent.

- Ah ! malheureux ! s'écria le Sirien avec indignation, peut-on concevoir cet excès de rage forcenée³ ! Il me prend envie de faire trois pas, et d'écraser de trois coups de pied toute cette fourmilière d'assassins ridicules. – Ne vous en donnez pas la peine, lui répondit-on ; ils travaillent assez à leur ruine. Sachez qu'au bout de dix ans, il ne reste jamais la centième partie de ces misérables ; sachez que, quand même ils n'auraient pas tiré l'épée, la faim, la fatigue ou l'intempérance⁴ les emportent presque tous. D'ailleurs, ce n'est pas eux qu'il faut punir, ce sont ces barbares sédentaires qui du fond de leur cabinet ordonnent, dans le temps de leur digestion, le massacre d'un million d'hommes, et qui ensuite en font remercier Dieu solennellement. »

1 Sirien : habitant de Sirius, il s'agit bien sûr de Micromégas.

2 Chétifs : de faible constitution.

3 Forcenée : qui relève de la folie ; furieuse.

4 Intempérance : abus, excès.

ÉCRITURE

I – Vous répondrez d’abord à la question suivante (4 points) :

En quoi peut-on rapprocher les représentations de l’homme proposées par ces trois textes ?

II – Vous traiterez ensuite, au choix, l’un des sujets suivants (16 points) :

1. Commentaire

Vous commenterez le texte de La Bruyère (texte A) depuis « Je ne parle point, ô hommes » (l. 14-15) jusqu’à la fin.

2. Dissertation

Le recours à la fiction permet-il selon vous, de dénoncer plus efficacement certains comportements humains ?

3. Invention

L’un des philosophes s’adresse au Sirien en dénonçant un autre travers humain que le goût de la guerre.

Vous rédigerez leur dialogue, qui prendra place à la suite du texte C.